

Joseph Duysenx
et le
Théâtre lyrique en wallon.

Pour répondre à un voeu de Monsieur José Quitin, me voici au moment d'évoquer la figure de Joseph Duysenx, mon père, quoique l'orthographe de son nom - avec un e - ne soit pas exactement celle du mien - avec un i -, et cela à la suite d'une erreur qui s'est glissée dans un registre d'état-civil au XIXe siècle !

Vous me pardonnerez si je n'arrive pas toujours à être parfaitement objectif quand je parle de mon père. J'essayerai en tous cas de le rester.

Je vous parlerai de Joseph Duysenx uniquement en tant que compositeur d'oeuvres théâtrales lyriques, et je le situerai dans la lignée des compositeurs qui ont écrit pour le théâtre en wallon liégeois.

Ces précautions prises, j'aborde mon sujet, non sans remercier au préalable Monsieur Quitin pour les nombreux et précieux renseignements qu'il m'a si aimablement fournis.

* * *

Joseph Duysenx est né à Liège en 1878. Il était l'aîné de cinq enfants. Mon grand-père Jean-Hubert, cousin du père de Joseph Jongen, était graveur sur armes et mon père, encore tout jeune, apprit avec lui la gravure où il excella bientôt. Dans le petit atelier situé au dernier étage d'une vieille maison de la rue Hors-Château, mon grand-père, qui avait une fort belle voix de ténor, travaillait en chantant les airs du répertoire lyrique français. Certains soirs, il s'en allait tenir sa partie dans la chorale du Nord.

Mon père, lui, passait des soirées studieuses : l'école du soir et les cours de musique l'occupaient. Il apprenait le dessin industriel, le solfège, le piano, l'harmonie, l'orchestration.

La famille vivait d'une façon modeste, laborieuse, mais fort gaie. Ma grand-mère, morte très jeune, adorait se travestir en piou-piou pour interpréter les chansons des comiques-troupiers. Mon grand-père, lui, était un joueur de bons tours et un conteur plein d'imagination.

A la mort de son père, en 1904, Joseph Duysenx entre, comme dessinateur, à la Compagnie liégeoise d'Electricité qui vient

d'être inaugurée sur le quai Saint-Léonard. Mais mon père a une autre vocation que celle d'un petit employé : il a commencé, à dix-neuf ans, une carrière d'auteur-compositeur en écrivant, paroles et musique, à la demande de la Ligue Anti-alcoolique, deux oeuvres lyriques wallonnes très édifiantes : Sôlève et Cåbarti (Ivrogne et Cabaretier) en un acte, et L'Inn'mi (L'Ennemi) en deux actes. Toutes deux ont été jouées au Collège Saint-Servais avec un beau succès déjà. Et voici que naissent, sous la plume féconde du jeune compositeur, des mélodies, des pièces pour piano et aussi, des poèmes et des chansons en wallon qui le lancent dans les milieux dialectaux.

Il est bientôt chansonnier puis pianiste-accompagnateur au cabaret Wallon ; pour compléter son salaire de dessinateur, il postule et obtient la place de chef d'orchestre au Théâtre communal Wallon. Pendant des années, il va consacrer tous ses loisirs à écrire, pour le petit orchestre dont il dispose, des fantaisies sur les opéras et les opérettes qu'il aime. Ses compositeurs préférés dans ce domaine sont Gounod, Delibes, Puccini, Messager et Louis Ganne. Son goût pour ces "amuseurs", comme les appelle Célestin Deliège avec une moue de dédain, n'empêche pas mon père d'aimer des compositeurs plus sérieux : Bach, Haydn, Mendelssohn, Franck font ses délices, et il est féru de la partition des Maîtres-Chanteurs de Nürenberg de Wagner, et de celle de Hänsel und Gretel de Humperdinck. Ce sont là de bons maîtres de composition, même quand on veut se cantonner dans des oeuvres de style léger et de caractère drôle.

Si vous savez que Joseph Duysenx fut par excellence un auteur-compositeur wallon, vous vous étonnerez peut-être de n'entendre citer aucune oeuvre wallonne parmi celles que mon père étudiait quand il était jeune. Votre étonnement se dissipera quand vous aurez appris qu'avant lui, il n'y avait eu, en tout et pour tout, que deux compositeurs qui avaient mis des livrets wallons en musique : Jean-Noël Hamal, qui écrivit en 1757-1758 les quatre opéras du Teyâte Lidjwes, et Sylvain Dupuis, à qui l'on doit Coûr d'Ognon, un tableau naturaliste en deux actes sur un texte en vers du grand poète dialectal Henri Simon. Cette dernière oeuvre a vu le jour en 1888 à Liège et n'a presque jamais été reprise par la suite.

En 1888, mon père avait dix ans, et ce n'est que bien plus tard qu'il devait acheter la partition de Sylvain Dupuis. Il n'a donc pas dû connaître cette oeuvre avant d'avoir écrit lui-même ses principaux succès. C'est d'autant plus curieux qu'on trouve dans Coûr d'Ognon deux éléments dont on aurait pu croire qu'ils avaient influencé mon père : l'ouverture, construite sur un seul thème emprunté au folklore liégeois, comme le sera, en 1916, celle de l'opéra de Joseph Duysenx, Amours di Prince que vous entendrez tantôt ; un personnage flamand qui estropie le wallon, comme il y en aura un dans Cuzin

Bèbèrt et comme il y en avait eu un dans Li Fièsse di Hoûte-si-ploût, de de Vivario et Hamal (1757).

Si mon père, au début de sa carrière de compositeur, n'avait sans doute pas entendu Coûr d'Ognon, en allait-il de même pour les opéras mis en musique par Hamal ? L'un de ceux-ci, le célèbre Voyèdje di Tchôfontin-ne fut repris à Liège en 1895 au pavillon de Flore (l'actuel Théâtre du Trianon) ; en 1899, on donna au Théâtre Royal une représentation de Li Lidjwès ègadjî.

En 1895, mon père avait dix-sept ans ; en 1899, il en avait vingt-et-un : il a donc pu assister à ces reprises d'oeuvres typiquement wallonnes, pleines de drôlerie et d'originalité. Hamal écrivait une musique de tout grand style classique : récitatifs, airs à da capo, vocalises, effets orchestraux, et c'est déjà un élément comique d'entendre cette richesse musicale mise au service de livrets souvent bouffons. Jugez-en en écoutant un extrait de l'opéra burlesque les Ypocondes, dont le livret est du chanoine Simon de Harlez, et qui met en scène des malades imaginaires toujours en train de gémir sur leurs maux. C'est grâce au travail de reconstitution auquel s'est livré Monsieur José Quitin que l'on peut aujourd'hui goûter la partition de cet opéra de Hamal, et notamment les lamentations drôlatiques du bon gros Mèsbrudjî, dont le nom signifie, en wallon, "mal-en-point", mais qui, à vrai dire, se porte comme un charme. Je vous résume en le traduisant le texte du récitatif et de l'air :

"Je vais de plus en plus mal !
Hier, je n'ai bu ni vin ni bières ; j'ai manger léger ;
J'ai soigneusement mâché... Et pourtant...
[Air] Ecoutez ce remue-ménage dans mes entrailles !
C'est comme un boulet de jeu de quilles
qu'on ferait rouler dans un tonneau !
[Et sur ce mot rouler, appréciez les mélismes imitatifs !]
Que dis-je ? C'est dans mon corps que ce boulet roule.
C'est pourquoi mon ventre fait tout ce bruit." [Da Capo]

Audition : Voir ci-après : Discographie. Rappelons que deux airs des Hypocondes ont été publiés comme Supplément musical au Bulletin trimestriel n°24 (1979) de la SLgM, article de José QUITIN, A propos de "Les Ypocondes de Jean-Noël Hamal, (15-25).

Dans un autre opéra de Hamal, Li Lidjwès ègagî (le Liégeois engagé) dont le livret est de Fabry, on trouve l'un des airs les plus tendres, les plus émouvants de tout le théâtre wallon. C'est la jeune Maïane qui le chante à son galant Colasse, lequel vient de s'engager dans l'armée française, sous Louis XV :

"Je te le demande une dernière fois :
Tu t'en vas donc ? Tu me quittes et peut-être vas-tu perdre la vie !
Non ! je ne l'aurais pas cru !

"Pourquoi t'ai-je connu, si je ne dois jamais te revoir ?"

Audition : Voir ci-après : Discographie. La partition chant et piano, revue par J.-Th. Radoux, a été publiée en 1899 (éd. Vve Muraille, Liège).

Une émotion aussi sincère se retrouve parfois dans l'oeuvre de Joseph Duysenx. Par exemple au 1er acte de Cuzin Bèbèrt, où la jeune Thérèse se lamente sur la rupture qui vient de se produire entre elle et son fiancé, le jaloux Léon :

"Si je dois renoncer à cet amour qui était toute ma vie,
je sens combien je vais en souffrir.

J'aimerais mieux mourir.

Ni mes larmes, ni le temps qui passe ne parviendront
à me faire oublier un premier amour."

Ici, le compositeur, abandonnant la forme de l'air à Da Capo, a conçu deux couplets entre lesquels la seule différence, à part le texte, qui varie, est dans l'accompagnement orchestral. Et comme mon père avait la volonté de faire rire autant que le sens du rythme scénique, il a renoncé aux répétitions de paroles et aux longs interludes instrumentaux, qui ralentissent l'action, et il s'est arrangé pour introduire à la fin de chaque couplet une réponse du jeune cousin de Thérèse, Bèbèrt, un paysan naïf et gauche qui chante :

"Il ne faut pas vous désoler, cousine : tout s'arrangera.

Allons ! il ne faut pas tant pleurer !"

en pleurant lui-même à chaudes larmes !

Partition : voir supplément musical n°10, p. 5

Ce Cuzin Bèbèrt dont vous venez d'entendre un extrait fut la première opérette wallonne et le premier triomphe de Joseph Duysenx.

A la différence de ce qui s'était toujours fait en wallon, voilà que, pour la première fois, le même auteur écrivait le texte et la musique - comme l'avaient fait les Tragiques grecs ou Richard Wagner, ma parole ! Cette façon de faire assurait à mon père une prosodie parfaite, une compénétration totale entre ses paroles et sa mélodie. Il fut toujours, d'ailleurs, l'ardent défenseur d'une musique écrite tout exprès pour le wallon, comme celle de Hamal et de Sylvain Dupuis, alors que les auteurs wallons écrivaient généralement sur des musiques pré-existantes. Témoin le célèbre Lèyiz-m' plorer ! de Nicolas Defrêcheux dont la musique avait été composée par Monpou pour la Guitare de Victor Hugo :

"Gastibelza, l'homme à la carabine, chantait ainsi..."

Ce qui est devenu :

"Mes camarade m'ont v'nou dire : "C'est nosse fièsse :
Vinez-v' danser ?"

Témoin aussi l'opéra Li Mâlnant de François Hénault, qui fut écrit en 1789 et dont les airs sont empruntés à des oeuvres de Grétry, Sacchini, Paësiello et autres. Quant aux chants que Remouchamps a introduit dans sa fameuse comédie Tâtî l' Pèrikî (1885), ils sont écrits sur des airs de chansons françaises : Le pas redoublé, Le Dieu des bonnes gens, Au clair de la lune, etc.

Mais revenons à mon père.

Cuzin Bèbèrt, opus 342, date de 1910, l'année où Joseph Duysenx venait d'épouser Rachel Salien, excellente cantatrice qu'un accident avait obligée très jeune à renoncer à la scène lyrique et qui se consacrait à l'enseignement du chant et du piano. Dans l'euphorie de la lune de miel, mon père avait pondu l'essentiel de Cuzin Bèbèrt dans son bureau de dessinateur de la Compagnie d'Electricité, où il faut croire qu'on ne l'accablait pas trop de besogne ! Dès que l'oeuvre avait été prête, il l'avait soumise au Comité de lecture du Théâtre communal Wallon. Les membres de ce Comité refusèrent tout d'abord l'opérette, sous le prétexte que cela coûterait trop cher de monter une pièce qui demandait de bons chanteurs, des choristes, un orchestre renforcé et deux décors entièrement nouveaux.

Mon père tranquillisa la direction : les élèves de ma mère chanteraient gratuitement les chœurs, des amis renforceraient l'orchestre, et il y avait dans la troupe d'assez bonnes voix, dont celle de Joseph Roussar, pour tenir les rôles principaux. On autorisa donc la création de Cuzin Bèbèrt pour le début de la saison 1911. Le jour de la première, le public fut conquis, comme il l'avait été lors de la création des opéras de Hamal. Jusqu'à la fin de la saison, le Théâtre ne joua que cette opérette, et chaque fois devant une salle comble et enthousiaste.

La raison de ce succès ? La drôlerie du personnage titulaire bien sûr, l'originalité du sujet, la jeunesse de tous les personnages, mais aussi la musique, primesautière, claire, pimpante à souhait ou tendre s'il le faut.

Dès le lever du rideau, l'atmosphère est créée. Les jeunes ouvrières d'un atelier de modiste travaillent en chantant. Que pourraient-elles chanter, sinon ce qui leur trotte en tête, à toutes : l'amour ?

"L'amour est chose étrange.

Peine ou plaisir, on ne sait.

Un tourment qui nous obsède,

Est-ce un bonheur ? Un mystère ?

Il commande et on lui obéit sans savoir pourquoi.

C'est le maître du monde."

Mon père ne connaissait pas le grec, et pourtant ne jurerait-on pas entendre ici une adaptation du beau choeur de Sophocle dans son Antigone :

"Eros, invincible Eros, toi dont le pouvoir s'étend partout sur la terre !"

Se mêlant à ses ouvrières, Thérèse, la patronne de l'atelier, fait entendre, elle, une voix plus inquiète : c'est qu'elle vient de se disputer une fois de plus avec son amoureux :

"L'amour amène douleur et chagrin
Il nous fait payer chèrement les plaisirs qu'il nous donne."

Ecoutez cette scène, toute de fraîcheur :

Partition : voir supplément musical n°1 et n°1bis, p. 1 et 4.

Je m'en voudrais de ne pas vous faire entendre les couplets les plus drôles de Cuzin Bèbèrt, ceux où le brave Bèbèrt, dans son uniforme bleu de milicien d'avant 1914, se livre à une démonstration plaisante de sa force et de son courage, pour tranquilliser sa cousine qui redoute que son jaloux d'amoureux ne cherche à lui faire des misères :

"Bien que je sois tout bon,
Il ne faut pas s'en prendre à moi,
Car la colère me transforme en lion enragé !
De mon agresseur, je fais de la chair à pâté
Et je le piétine à mort !"

Le refrain, dont tous les mots wallons sont choisis pour leur sonorité drôle, est parsemé d'interjections aussi significatives qu'intraduisibles :

"Rif ! raf ! bardf bardaf !
Pan sur le crâne, boum dans l'estomac !
Fritch ! fratch ! èt pitch èt patch !
Je l'écartèle, puis je l'écrabouille comme une punaise !
Quand je me fâche, moi, ce n'est pas pour rire !"

Partition : voir Supplément musical n°14, p. 6

Toutes les dramatiques wallonnes de la Province mirent aussitôt Cuzin Bèbèrt à leur répertoire . A une époque où la polycopie n'existait pas, la recopie à la main des partitions harcelait mon père qui dut bientôt renoncer à son emploi de dessinateur pour se consacrer exclusivement à la composition. Il était temps, car devant le succès de Cuzin Bèbèrt, la direction du Théâtre communal wallon commanda à Joseph Duysenx une nouvelle oeuvre.

En 1913, un opéra-comique en deux actes, Li Mârlî, était

créé avec un succès tout pareil. Li Mârlî, c'est l'histoire amusante d'une rivalité entre les deux chorales d'un village wallon. Quand le rideau se lève sur le 1er acte, la chorale des Clapants Râskignoûs (Les Bons Rossignols) est en train de répéter le choeur à voix d'hommes qu'elle doit présenter le lendemain à un concours de chorales. Écoutons ce choeur aimable, tout bruisant de chants d'oiseaux : mésange, alouette, fauvette, pinson, chardonneret, moineau, coucou, pie, corneille et merle se font entendre, et, comme le dit le début du choeur :

"En été, rien n'est plus beau
Que le ramage des oiseaux !"

Partition : Voir supplément musical n°1, p. 8

La chorale des Clapants Râskignoûs est dirigée par le charmant Gaston, et celui-ci aime Gustine, la fille aînée du Mayor de la Commune. Or, le Mayor a promis Gustine au Mârlî de la paroisse, le marguillier, à la fois chantre et sacristain et le Mârlî est le directeur de la chorale rivale, celle des Dissipes de Bwègne Doné" (les "Disciples de Dieudonné le Borgne"). Le Mayor ne veut pas refuser ouvertement sa fille au brave Gaston qui lui demande sa main : un refus risquerait d'aliéner des électeurs. Il imagine de donner Gustine à celui des deux directeurs qui remportera le prix au Concours de chorales. Mais comme il tient absolument à avoir le Mârlî comme gendre, il s'agit de tout faire pour que les Clapants Râskignoûs échouent. Puisque le soliste des Clapants Râskignoûs aime Liza l'autre fille du Mayor, celui-ci lui met le marché en main : "Sabotez votre solo demain au Concours, sinon je vous refuse Liza !" Le soliste accepte : "Je vais essayer de vous complaire, Mayor". Le Mayor est tout content : "Ma fille sera à vous demain !" Tout semble arrangé, mais le soliste craint de ne pouvoir chanter mal : "Un bon artiste chante plus facilement juste que faux !" Qu'à cela ne tienne, le Mârlî est professeur de musique : "Justement le voici. Demandons-lui de vous faire faire des exercices". Et voilà que s'organise une leçon de chant bien curieuse, où il s'agit d'apprendre à chanter le solo du Choeur des oiseaux qui a ouvert le premier acte.

Partition : Voir supplément musical n°9, p. 9

En écoutant cette scène, vous remarquerez que le chantre qu'est le Mârlî s'exprime sur des mélodies qui rappellent de façon cocasse les inflexions du plain-chant et qui sont accompagnées par l'orgue et non plus par l'orchestre.

Partition : voir Supplément musical n°10, p. 12

La guerre allait amener dès 1914 un sensible ralentissement dans les activités théâtrales. Une partie de la troupe du Théâtre Communal Wallon avait quitté Liège. Joseph Duysenx se

mit à concevoir des oeuvres à distribution réduite. C'est ainsi que voient le jour, en 1916, l'opérette Vix Sot et l'opéra-bouffe Amours di Prince, tous deux en un acte et écrits pour une femme et trois hommes.

Vix Sot est une bluette qui se déroule au Jardin botanique. Je regrette de ne pouvoir vous faire entendre un extrait de cette musique délicieuse.

D'Amours di Prince, il n'existe, hélas !, aucun enregistrement avec orchestre. Le style musical n'est plus ici celui de l'opérette. Joseph Duysenx renouait avec la façon de Hamal : une musique d'allure savante au service d'un sujet amusant, voire bouffon.

Alors que l'ouverture de chacune des opérettes précédentes était un pot-pourri des principaux airs de la partition, comme c'était la mode dans l'opérette française, l'ouverture d'Amours di Prince est conçue comme une série de variations sur un seul et même thème : celui d'un petit refrain de carnaval que les enfants de Liège lançaient aux masqués qu'ils rencontraient dans la rue :

"Tchaiyoyo-mayot, Qu'a magnî dèl tchâr foû dè pot !"

Partition : voir Supplément musical p 15.

Dès la fin de la guerre 14-18, l'activité théâtrale reprend à Liège. Mon père fait jouer en 1919 une opérette en 3 actes dont il a écrit le livret en collaboration avec Nicolas Pirson : Li Docteur Macasse. Un incendie en interrompit les représentations, et ce contretemps marque un arrêt de plusieurs années dans la production lyrique de Joseph Duysenx, qui se consacre alors surtout à la chanson.

En 1931, le voici reparti pour une série de grandes opérettes. Li Fôre âx Hommes, en 3 actes, met en scène un goûter matrimonial organisé dans un village wallon à l'imitation de celui d'Ecaussines. Le couplet que vous allez entendre célèbre le bon café de chez nous.

Partition : voir Supplément musical p 18.

Li Fôre âx Hommes n'a été joué que deux fois, et jamais à Liège;

Li Leû èt l'Ognè, 3 actes écrits en 1934, L'Amoûr so l'Banc, Pendule èt Baguète et Le Rayon Z, toutes trois en un acte et datant de 1943 ne furent jamais créées.

Pourquoi ces échecs ? C'est que l'époque était peu propice à l'éclosion de sociétés dramatiques d'amateurs, et que les

professionnels commençaient à coûter trop cher pour qu'un directeur de théâtre consente à multiplier les répétitions. Il fallait peu d'instrumentistes et de la musique très simple, voire simpliste. Or la musique de mon père n'est pas si facile que ça, malgré ses apparences désinvoltes.

Après un nouveau silence d'une quinzaine d'années, Joseph Duysenx reprit la plume en 1961 pour écrire, paroles et musique, une dernière opérette en 3 actes, Lès Etrindjirs, où il retrouve, de façon assez curieuse, l'inspiration de ses jeunes années, comme dans cette déclaration d'amour d'un jeune Liégeois à sa jolie voisine.

Partition : voir Supplément musical p 19.

Quand mon père écrivit cela, il avait 83 ans. C'était sa quinzième oeuvre lyrique et il avait signé, en outre 20 comédies et près de mille chansons et monologues.

Cuzin Bèbèrt, dont on a fêté la 1000e représentation en 1943 déjà, et Li Marlî sont restés au répertoire et connaissent toujours le même succès. Ces oeuvres ont montré la voie. D'autres compositeurs ont, à leur tour, renoué avec la tradition de Hamal, renouvelée par Joseph Duysenx.

A peu près en même temps que Cuzin Bèbèrt, on créait au Théâtre Communal Wallon deux oeuvres lyriques de Fernand Mawet, professeur au Conservatoire de Liège : il s'agit de Li Fôrdjeû et de Colas Boncoûr, opéra-bouffe en un acte sur un livret de Henri Thuillier.

Entre 1927 et 1929, Louis Lavoye, autre professeur au Conservatoire, écrivit quatre opéras en un acte sur des textes de Constant Dehousse : Neûre èt Blonde, Vochal l'amour, Les Noces d'ôr et Li vèrt solé.

En 1927, Rose Thisse-Derouette, qui nous a quitté naguère et qui a passé de longues années à recueillir et à éditer des danses de Wallonie, se met à composer dans le sillage de son père, Armand Derouette, compositeur de l'opérette Brigadier, vos-avez rêzon !, Rose Derouette écrira ainsi, sur des livrets de divers auteurs wallons, une bonne dizaine d'oeuvres lyriques, dont la première fut Coûr d'Amour, opéra-comique en deux actes sur des paroles d'Armand Ledoux. Le personnage principal en est un vagabond, "Li Rôbaleu", qui, après vingt ans d'errance, revient au Pays de Liège, dont les riants paysages l'émeuvent. La Meuse surtout l'enchanté et voici le couplet où il en célèbre la beauté :

"Comme elle est belle, la Meuse de chez nous
Quand le soleil luit sur le pays wallon !"

Musique aimable, dans la tradition des mélodies wallonnes connues.

Voir ci-après : Discographie.

En 1931, le grand violoniste Eugène Ysaÿe fait jouer en notre Théâtre royal puis à la Monnaie en présence de S.M. la Reine Elisabeth, un drame lyrique très remarquable, Piére li Houyeû (Pierre le Mineur), sur un livret dont il est l'auteur et dont la musique inaugure un style tragique très neuf en wallon.

Plus près de nous, Berthe di Vito-Delvaux a mis en musique assez savante elle aussi, sur un poème en trois actes que Joseph Schettre écrivit à la gloire de notre Grétry. L'auteur imagine que Grétry, âgé, revient de Paris pour revoir Blegny, où vivaient ses grands-parents et où a vieilli Marèye, laquelle avait jadis aimé le jeune musicien. Marèye reproche à André-Modeste d'avoir quitté la Wallonie et elle lui en rappelle les douceurs :

"Nous sommes, nous, les enfants du village
Où reposent, nos aïeux à l'ombre du clocher
qui veille sur leur courage."

Lyrisme cocardier, certes, et fort souvent exploité chez nous mais que la musique de Berthe di Vito-Delvaux a habillé d'une façon originale.

Voir ci-après : Discographie

* * *

Il y eut, depuis les années '30, bien d'autres oeuvres lyriques en wallon. Ce furent surtout des opérettes, et les partitions en ont suivi l'évolution de la musique : le jazz ou les musiques exotiques les ont parfois influencées.

Vous citerai-je, dans le désordre, quelques compositeurs ?

Paul Depas qui signa, presque toujours lui-même les livrets et la musique de sa quinzaine d'opérettes dont les plus célèbres sont Si prumi bal et Qwand l'rédi-jumint passe.

Flo Bastin écrit une douzaine d'opérettes dont Li Bohémienne dont certaines sont franco-wallonnes.

Marcel Batta en compose quatre dont Pléhante Bott'rèsse.

Guillaume Bolan en a six à son actif, dont Glawène.

D'Octave Bury, on joue surtout quatre opérettes, dont Li Bréziliène, moitié wallonne, moitié française;

On connaît deux opérettes de Frambach, une de Léa Gaune, une de Joseph Dethier, une de Simon Ponsen, une de Charles Crémers, une d'Alex Moisse, une de Roger Urbain, une de Laurent Hauregard. N'oublions pas, de Henri Vilette, le triomphal L'Amoûr tchante à Tchanturlète.

Assez près de nous, Tony Lejeune et Alex Tiburce mettent en musique le livret de Georges Simonis intitulé Atontonrakaton.

Dans ce répertoire qui fait les beaux jours du Théâtre du Trianon, les musiques les plus modernes sont du chef d'orchestre actuel de ce théâtre, John Hardley, qui a déjà signé deux succès, dont Caravane Story sur un livret de Marcelle Martin.

* * *

J'espère n'avoir omis aucun compositeur dans cette liste déjà assez impressionnante, où je n'ai cherché qu'à vous rappeler que le wallon liégeois fournit au théâtre, depuis longtemps, et lui fournit encore des oeuvres lyriques dont certaines n'ont pas à rougir devant leurs soeurs étrangères.

Et si la plupart de compositeurs liégeois ont cherché avant tous à divertir le public, c'est que notre bon peuple wallon aime à rire et que son langage se prête à merveille à la drôlerie.

N'en voulons à ces compositeurs s'ils se sont rarement élevés jusqu'au grand opéra ou à la tragédie lyrique. Ils ont choisi, Hamal et Joseph Duysinx en tête, de nous faire rire et, en notre époque si troublée, je donne raison à ce journaliste du Soir qui écrivait le 1er novembre dernier à propos de la "paskèye" wallonne : "Ceux qui nous font rire ne sont-ils nos vrais bienfaiteurs ?". A la condition, ajouterai-je, que leur oeuvre soit de qualité.

François Duysinx

Discographie

J.-N. HAMAL, Les Hypochondres, extrait - Illustration pour une Anthologie, Disque 1, Face A,2 - Pierre MARDAGA, éditeur, S.A. Soledi, Liège. Jules Bastin, basse, avec l'orchestre de la Camerata Leodiensis sous la direction de Hubert Schoonbroodt.

J.-N. HAMAL, Li Ligeois ègagi - Disque Duchesne, DD 8009/10, II, face A,5. Claudine Granger, soprano, orchestre sous la

direction de Claude Quinet.

J. DUYSENX, Li Cuzin Bèbèrt - Disque Duchesne, DD 8007, face A, 7 ; face A,2 ; face B,10. Mady Urbain et Michel Duysinx, Claudine Granger et Anne-Marie Castronovo ; la Petite Symphonie de Stavelot sous la direction de François Duysinx.

J. DUYSENX, Li Marlî - Disque Duchesne, DD 8015, face A,2 ; face B,9. Roger Solhosse, Albert Lantin, Jacques Taelman, Ensemble Chantevi d'Alleur et Chorale Sainte-Cécile de Robermont ; orchestre lyrique de liège sous la direction de Jean-Claude Hecht.

R. DEROUETTE, Coûr d'Amoûr (extrait) - Trois siècles de chant et d'opéra wallon - Disque Duchesne, DD 8004, face B,4. Armand Blattel, baryton et Suzanne Blattel, piano.

B. Di VITO-DELVAUX, Grétry (extrait) - Trois siècles de chant et d'opéra wallon - Disque Duchesne, DD 8004, face B,7. Claudine Granger, soprano et Suzanne Blattel, piano.